

La Fille du libraire, un roman de Sylvie Schenk
Picus Verlag 2008

Extraits traduits et une présentation par Florence Tenenbaum

Alice se rend à l'enterrement

Quand le libraire fut sur le point de mourir, Alice ne sut plus que faire. L'ambulance était venue le chercher, Roberto l'avait accompagné. Elle chassa Boy, le chat, qui ronronnait sur ses genoux, et attrapa le balai de crin. Elle se mit à balayer consciencieusement le trottoir et à observer les piétons qui passaient devant la boutique en pressant le pas, sans même jeter un coup d'œil à la vitrine. La population avait rajeuni d'un coup : seuls les jeunes gens foulaient encore la neige, d'un pas sûr et feutré. Des couples aux joues rouges frôlaient la librairie, si étroitement enlacés qu'aucun flocon n'aurait pu se glisser entre eux. Chacun d'eux laissait derrière lui l'empreinte de ses semelles. Un ruban de neige blanc se dessinait sur les branches des arbres. Alice songea aux albums de coloriage de son enfance, quand elle soulignait d'un trait de feutre les contours noirs du dessin. Elle tapa le balai contre le mur et ferma la porte.

Elle s'assit sur le fauteuil en cuir qui sentait le tabac brun, fit glisser ses fesses d'avant en arrière, s'immobilisa, sentit monter en elle une chaleur qui, de son postérieur, gagna son corps tout entier. Elle était assise à l'endroit où le libraire s'asseyait toujours, pile dans le creux laissé par ses fesses, et regardait sur l'écran de l'ordinateur les premiers mots qu'elle avait tapés avant d'aller balayer la rue. « Quand le libraire mourut ». Puis elle mangea un biscuit au chocolat et passa ensuite l'un des vieux trente-trois tours qu'il préférait : le *Requiem* de Fauré. Elle écouta l'introït. *Requiem aeternam dona eis, Domine*. À plusieurs reprises, le mot « aeternam », douloureux comme un coup de griffe, s'insinua dans son esprit et lui fit peur. Le disque oscillait. Elle ferma les yeux : vêtu de sa veste noire, le libraire virevoltait autour d'elle, rangeait un livre par-ci par-là, bougonnait parce qu'elle n'avait pas remis un ouvrage à sa place. En l'occurrence, les *Essais* de Montaigne.

Alice retourna le disque et plaça l'aiguille du tourne-disque directement sur la cinquième partie du Requiem : *Libera me, Domine*. La pointe se posa avec un très léger grésillement sur la surface en vinyle du disque qui continua tout de même à tourner. Quand la voix du baryton implora la grâce, la jeune femme en eut la chair de poule. Elle se mordit

les lèvres et sentit les larmes, derrière son front, qui refusèrent pourtant de couler lorsqu'elle perçut la voix du libraire qui disait : c'est bien que tu t'intéresses enfin à cette musique. Elle n'écoutait déjà plus quand le chœur des anges, au paradis, dont la pureté s'accordait si bien avec la blancheur des rues, s'acheva une fois de plus sur des miaulements dissonants. Elle était absorbée par cette équation : vie = grésillement. Quand on meurt, tous les bruits sans importance de notre vie, le grésillement des disques, le cliquetis du clavier, le froissement des sacs en papier, s'éteignent pour laisser la place à un unique chœur céleste, le baryton du mourant et le soprano des anges. C'est pourquoi le libraire ne voulait pas écouter de musique pure, parfaite. Il voulait entendre ce grésillement rassurant. Si vous acceptez la perfection, vous êtes mort, disait-il. Et quand on lui demandait pourquoi il ne voulait pas acheter de lecteur de CD, il se contentait de répondre que la qualité de ses disques vieux de trente ans était plus « humaine », quel que soit le sens qu'on donnait à ce terme. Être humain = défaut.

Avec la pointe de son index, elle ramassa les miettes de biscuit répandues sur le bureau, lécha les traces de chocolat qui restaient sur ses doigts et ouvrit le livre d'or. Elle parcourut les lignes qu'avaient écrites Paul Worms, ces paroles d'un écrivain et ami maintenant couronné de succès qui avait fait sa première lecture dans la librairie six ou sept ans auparavant, en tant que jeune talent. Il avait noté : « Il arrive qu'un livre entier découle d'une première phrase, une longue carrière découlera peut-être d'une première lecture. Merci pour cette invitation. »

À l'époque, elle n'était encore qu'une simple apprentie, mais, après la lecture, elle avait eu le droit de les accompagner au café et était aussitôt tombée amoureuse des yeux verts de Paul, de ses gestes lents, de sa voix un peu traînante, de sa barbe hirsute, de cette façon qu'il avait d'étudier minutieusement la carte pour commander au final une « mini brochette avec des frites ». Il ne réagit pas à ses regards enflammés et elle se demanda s'il était aussi porté sur les hommes que le libraire. Il s'avéra doux, silencieux, se montra sous un tout autre jour que dans ses livres bouillonnants de joie et d'énergie, des livres battants qui se fichaient de la sobriété à la mode, des pages d'une ingéniosité surprenante, truffées de phrases en méandres, d'adjectifs savoureux, rien d'austère en somme. Si l'écrivain Paul Worms se déchaînait avec un zèle presque fanatique en racontant des histoires à couper le souffle, sur le plan personnel, il restait un homme réservé qui s'exprimait avec prudence et parcimonie, prenant appui sur un oui prolongé avant de prononcer une phrase entière,

hésitant à chaque fois comme s'il devait choisir soigneusement chacun de ses mots les plus anodins. Il écoutait poliment les éloges un peu gauches que lui adressait entre deux bouchées une auditrice d'un certain âge, semblait même s'intéresser à la politique culturelle consternante de la ville sur laquelle le libraire toujours fulminant était intarissable. Peut-être, plus que ses yeux verts émeraude et sa barbe hirsute, était-ce ce contraste entre sa personne et ses romans qui attirait Alice, un contraste dont l'étude aurait pu constituer la tâche de toute une vie pour une amante. À l'époque, elle recherchait une tâche suffisamment abstraite pour ne pas être écrasante. Maintenant, elle connaissait mieux Paul. Il lui avait révélé que les organes les plus importants des écrivains, des millions de cellules camouflées, des pores hypersensibles nichés dans les oreilles, le nez, le cœur et les organes sexuels, étaient invisibles. Paul écoutait, absorbait comme une éponge les conversations, les impressions, les vibrations, laissait s'infiltrer en lui toute cette matière, ces scories dont il pourrait tirer une mine d'or s'il avait assez de souffle.

À l'époque, lors de cette première lecture, Alice l'avait contemplé bouche bée et les yeux brillants, Paul Worms, lui, lui souriait d'un air bienveillant. Sa douce indifférence lui parut caractéristique d'un homosexuel, les hétéros, pensait-elle, parlaient plus vite, plus énergiquement, avec moins de délicatesse.

Paul n'était pas homosexuel, apprit-elle le lendemain par le libraire qui déplorait beaucoup cet état de fait. Simplement, il était l'homme d'une seule femme et n'aurait jamais songé à commettre un écart, faute de temps et d'envie. Dans sa vie, l'écriture occupait le premier plan. Un amour à toute épreuve, une relation rangée lui apportaient la stabilité dont il avait besoin pour mener à bien son œuvre. Alice avait toujours pensé qu'il existait une parenté entre l'amour et l'écriture. Ce n'était pas tout à fait faux, lui dit doctement Paul quand il eurent fait plus ample connaissance et qu'après quelques verres, il abandonna ses manières politiquement correctes, mais les êtres minés par des amours tumultueuses perdaient leur énergie créatrice. L'amour et l'écriture puisaient certes aux mêmes sources chaudes et bouillonnantes, mais elles se déversaient fatalement dans l'art ou dans un lit, il fallait toujours faire un choix. Un écrivain était un moine exalté, affirma-t-il, pas un amant passionné ni un bon père de famille. Ainsi expliquait-il aussi le fait qu'il y eût moins de femmes parmi les grands auteurs, les femmes les plus talentueuses se vouent à autrui, dit-il, c'est pourquoi, la plupart du temps, seuls les rêveuses frustrées, les Narcisses médiocres ou les scrupuleuses tricoteuses d'alphabet servent la cause littéraire.

Tempora mutantur, ajouta-t-il obligeamment, il connaissait des femmes qui cultivaient un égoïsme forcené et prometteur et qui commençaient à percer avec de nouvelles œuvres.

Après cette première lecture, ils restèrent en contact épistolaire. Elle lui envoya des critiques dithyrambiques, qu'elle rédigeait elle-même, sur ses romans. Elle aussi aurait aimé écrire, mais elle vivait des aventures passionnantes avec des hommes qui se fichaient éperdument de la littérature et étaient des amants très prodigues. De toute façon, le travail dans la librairie ne lui laissait pas beaucoup de temps. Comme le libraire épilguait pendant des heures sur la production littéraire nationale, c'est à elle qu'incombait l'essentiel du travail. Pourtant elle ne se voyait pas passer toute sa vie dans la pénombre du magasin à écouter des requiems de Mozart ou de Fauré. Lire, commander, recommander des livres, les classer par ordre alphabétique sur des étagères ? Tout cela était bel et bon, mais elle voulait aussi créer quelque chose. Le libraire était un serviteur désintéressé qui se prosternait chaque jour devant l'écrit, une telle révérence, une telle abnégation ne convenaient pas à Alice. Elle adorait la littérature mais n'était décidément pas une missionnaire comme lui. Quand elle confia à Paul, un peu honteuse, qu'elle aussi aimerait écrire mais ignorait encore sur quoi, il lui donna ce conseil : lance-toi, ne te demande pas quelle sera la suite, contente-toi d'écrire la première phrase, sans autocensure. Elle te guidera, t'indiquera la direction. Écris aussi souvent que possible, que ce soit à propos de la mouche qui se pose sur un livre ou de l'amant que tu recevras cette nuit (elle rougit), de ta mère, de ton père ou de l'ombre projetée par l'olivier juste devant la librairie. Quel olivier ? demanda-t-elle en riant. Il répliqua : nous y voilà, Alice. Ah, et surtout, sois déterminée et inflexible. Paul était adorable de l'encourager mais lui-même était aussi fourmillant d'histoires et d'idées que la malle de sa grand-mère remplie par trois générations de vieux vêtements. Sans avoir le sentiment d'être vide, Alice, elle, ne contenait que des combinaisons éphémères, elle n'arrivait pas à fixer les mots. Le libraire à qui elle avait avoué timidement son désir, lui avait cité Kästner. À un lecteur qui lui demandait quand il publierait enfin un nouveau livre, il avait répondu en souriant : l'arbre seul sait quand les fruits sont mûrs. Était-elle mûre ? Elle était surtout indécise.

Boy sauta sur les genoux d'Alice et frotta sa tête contre son menton. D'un geste machinal, elle caressa ses longs poils légèrement bleutés qui lui rappelaient les cheveux des vieilles dames quand elles se faisaient faire une permanente gris-bleu chez le coiffeur, et lorsqu'il pointa son museau vers elle d'un air interrogateur, elle lui dit encore une fois : je suis désolée, vraiment désolée mais ton maître adoré sera enterré demain.

Elle aurait aimé pleurer et n'y parvenait toujours pas. Alors elle continua à feuilleter le livre d'or, avec presque autant de ferveur que le libraire lui-même. Ton album de poésie, ironisait-elle parfois, il ne manquait plus que les cœurs et les marques de rouge à lèvres. « Mille mercis. Un public restreint mais choisi », une date, une signature. Chaque signature était une médaille accrochée sur la poitrine du libraire. L'album était grand et épais, preuve pour les créanciers de la folie du libraire, le livre d'une vie, songea Alice ; pour lui, c'était un souvenir de nombreux invités de marque qui à leur tour dressaient un monument à sa gloire. De fait, sa biographie était faite de vies d'écrivain qui n'étaient pas la sienne. Et maintenant ? Que devait faire Alice ? Refermer le livre. Ou ne pas le refermer.

Une nouvelle fois, elle tenta de se laisser gagner par la chaleur du siège, en vain. Puis elle finit d'écrire la première phrase de ce roman : « quand le libraire fut sur le point de mourir, Alice ne sut plus que faire. » Elle évoqua aussi le ruban de neige blanc et les albums de coloriage de son enfance. Dehors, la nuit commençait à tomber. Elle regardait les gens, dans le froid, passer devant la vitrine en pressant le pas. Ils aspiraient tous à rentrer chez eux après le travail et filaient comme si quelque diable tentateur risquait de s'interposer et de mettre leurs jours en danger. Autrefois, quand elle rentrait de l'école, elle aussi devait toujours se dépêcher : on regarde droit devant soi, disait sa mère, on se concentre sur les feux verts ou rouges, pas sur les vitrines, les rues de la ville regorgent de loups qui dévorent les petites filles, alors on rentre dare-dare à la maison. Là, maman, surtout après son divorce, se postait devant la porte à l'heure prévue pour accueillir l'enfant qui débouchait au coin de la rue. Elle avait les ongles longs et rouges. Plus tard, Alice éteignait sa soif de liberté en prenant des chemins détournés. Elle flirtait avec les dangers qui la guettaient, avec les moyens ordinaires pour se perdre, elle, son temps, sa tête, son argent, son cœur abandonné aux mauvais garçons et aux herbes délicieusement odorantes. Jamais elle ne se vernissait les ongles.

En écrivant le mot « ongles », Alice ressentit tout à coup un élancement au niveau du diaphragme. Elle éteignit la lampe et chercha un autre disque. Elle hésita entre la *Marche au Supplice* de Berlioz et la *Marche funèbre pour une marionnette* de Gounod. Pour stimuler la glande lacrymale, il vaut mieux l'étude n° 3 de Chopin intitulée *Tristesse*, lui souffla le libraire, le début du morceau en tout cas. Elle s'exécuta, se fia à son conseil et à l'alchimie des notes. Tandis qu'elle observait, le regard embué, les passants qui défilaient

dans la rue éclairée, tels des héros de film muet, elle aperçut tout à coup le visage de Roberto. Il colla son nez contre la vitre, sonda l'intérieur du magasin, parut hésiter puis, avant même qu'Alice ne se lève et lui crie d'entrer, recula et repartit. Peut-être était-il venu chercher Boy qui passait ses journées dans la boutique vu que le libraire ne supportait pas son absence. Le soir, ils rentraient tous les deux à la maison, chez Roberto. Quand le libraire s'était retrouvé à l'hôpital, Alice avait pris Boy en pension. Roberto passait ses jours et ses nuits au chevet de son ami, à le supplier pendant des heures : reviens, Christoph, ne me laisse pas tout seul, reviens...

Alice se leva et regarda les traces de buée qu'avait laissées Roberto sur la vitre, son cœur se serra tant elle eut pitié de lui. L'amant de Christoph souffrait atrocement. Il savait aussi ce qu'elle endurait, cependant leur chagrin commun augmentait encore sa jalousie. Tandis que le libraire l'avait tenu à distance de son métier, il avait tout appris à Alice, comment lire et choisir les livres, comment les commander et les vendre, comment organiser des lectures et même comment dépoussiérer les livres avec amour. Il avait aiguisé son regard pour qu'elle repère les voleurs et les clients négligents qui posaient leur chèque sur les livres et en écrivant les chiffres avec la pointe de leur stylo laissaient des marques sur leur couverture brillante. Il avait tenté de lui inculquer l'art de se lamenter sur sa condition de libraire, de pester contre l'indifférence de la presse, de s'indigner contre les imbéciles qui lisaient de la littérature commerciale et qui voulaient acheter leur camelote chez lui, chez lui et pas ailleurs, il lui avait montré par son propre exemple les recettes les plus efficaces pour se ruiner lui et son magasin, il lui avait fait écouter sa musique favorite, Fauré et Debussy, mais aussi la musique baroque, l'opéra. Quand il pleuvait, souvent, des gens entraient dans sa boutique pour le simple plaisir d'écouter un disque et de bavarder un peu avec lui à propos du changement d'éditeur chez Suhrkamp ou du dernier opus de Philip Roth. Quand leur manteau était sec, ils repartaient sans même avoir acheté une carte postale. La fumée d'une cigarette les raccompagnait jusqu'à la porte.

Le libraire fumait comme un pompier, ce qui ne nuisait pas seulement aux livres, lesquels s'accumulaient pendant des années sur les étagères et de ce fait, tout comme leur gardien, paraissaient un peu jaunis. Fumer était, après la littérature et avant Roberto, la deuxième passion du libraire. Il appartenait à cette génération enthousiaste qui roulait et fumait dans une feuille de papier à cigarette des paroles tonitruantes à propos de politique, de littérature et d'amour. Les volutes de fumée qui l'entouraient étaient devenues indissociables de sa personne et de ses discours enflammés. Il inspirait en tirant sur sa

cigarette, parlait et recrachait la fumée dans un seul souffle, promenait devant lui un panache de fumée quand il tournoyait, léger comme une hirondelle, dans sa longue veste noire. Tu vis dans le brouillard et tu tiens des propos fumeux, lui avait lancé Alice à la figure un jour de mauvaise humeur, chez toi tout est creux et fumeux. Il se mit à rire et répliqua : il n'y a pas de fumée sans feu. Et c'était vrai. Il était brûlant, ardent, tout feu tout flamme, il s'échauffait à chaque discussion, s'enflammait, bouillait et se consumait. Malgré leurs disputes, Alice était la seule femme avec laquelle il s'autorisait quelques familiarités. Quand c'était son anniversaire, il la serrait dans ses bras et lui disait : petit poisson deviendra grand.

Le libraire soliloquait, allait et venait dans sa boutique, stoppant devant la tranche d'un livre qu'il gratouillait tendrement avec son ongle comme pour lui procurer un frisson de plaisir avant de le caler entre deux compagnons placés juste à côté et de repartir... Derrière lui, la veste sombre dans laquelle il flottait ondoyait. Il était le maître vêtu de noir, à la démarche souveraine, l'apôtre décharné au regard flamboyant et à la mine douloureuse. Quand il était de bonne humeur, il découvrait ses dents jaunies par la nicotine, déchaussées, qui tombaient les unes après les autres, et Alice, la petite, la puce comme l'appelaient les clients, le regardait s'éloigner, agacée, lui, l'orgueilleux gardien des livres, le maître ès librairie qui tripotait ses trésors minces et épais. Quand il déchirait l'enveloppe plastifiée qui recouvrait les livres, la jeune femme avait le sentiment qu'il libérait les écrivains empaquetés pour pouvoir les humer plus à son aise. Quand il mettait un disque de musique baroque, il écoutait moins les violons que le bourdonnement des lettres qui s'échappaient de tous les rayonnages. La librairie était une ruche.

Alice se secoua. Elle éteignit l'ordinateur et marcha sur la pointe des pieds jusqu'à l'étagère la plus proche. Elle caressa une rangée de livres au rythme de la musique pour piano de Chopin. Elle inspira, la muqueuse de son nez guettant les dernières molécules de fumée et le besoin qu'elle éprouva d'être dans ses bras, contre sa peau qui sentait le tabac brun fut si violent et si douloureux qu'elle ne sut plus que faire de ses mains. Elle caressa le chat et ses glandes lacrymales laissèrent enfin l'eau qu'elles contenaient se répandre dans les canalicules, et les larmes se frayèrent enfin un chemin dans son nez et sur ses joues avant de retomber sur la fourrure du chat. Et elle sanglota, papa, papa, papa, elle égrena plusieurs mesures de papas en si mineur, car le libraire, d'après le livret de famille, était aussi son père biologique. **(Extrait traduit de la p. 9 à la p.22)**

Après le personnage du libraire, c'est la figure de l'écrivain qui est au centre du deuxième chapitre du roman. Paul Worms, le lecteur s'en souvient, a débuté sa carrière par une lecture dans la librairie. Aux yeux d'Alice, c'est un auteur confirmé, sûr de lui, un homme séduisant et équilibré. La réalité s'avère bien différente. Suit un portrait teinté d'ironie de l'artiste en déroute.

Paul prend le train

Paul Worms monta dans le train, fourra son sac de voyage dans le compartiment à bagages et ressortit précipitamment, les yeux fixés sur le bout du quai, espérant encore apercevoir la silhouette de Jana. Il l'avait appelée pour lui parler de sa lecture à A. et lui avait proposé de l'accompagner. Dans le train, ils auraient le temps de discuter. A. était une belle ville à l'extrême ouest de l'Allemagne, c'était un endroit qu'elle ne connaissait pas encore, idéal pour une visite dans les thermes. Alice, la petite libraire, lui avait recommandé les magnifiques thermes Karolus, un paradis pour la baignade, un lieu où régénérer le corps et l'âme. On pouvait aussi faire un crochet par Maastricht ou par Liège, la ville de Simenon, ou bien... Jana avait juste émis un rire las dans le combiné et lui avait rétorqué, trop tard, il est trop tard, les thermes les plus beaux ne peuvent pas guérir les relations boiteuses.

De manière tout à fait irrationnelle, Paul espérait qu'elle aurait changé d'avis, qu'elle allait saisir au vol la main qu'il lui tendait et se jeter dans ses bras, hors d'haleine. Mentalement, il guida ses pas hors de l'appartement de son nouveau compagnon, l'encouragea sur la piste cyclable pour qu'elle appuie plus fort sur les pédales, vas-y, tu vas y arriver ; sur le parking à vélo, devant la gare, il attacha à sa place son antivol, lui fit traverser le hall et les couloirs, l'obligea à presser le pas jusqu'au quai n° 4 ; maintenant, il fallait qu'elle arrive maintenant, le train partait dans trente secondes.

Il soupira et ses lunettes se couvrirent de buée. Plongé dans une sorte de torpeur, il vit le quai se vider ; vision confuse, une femme de ménage au teint basané fourrait balai et serpillière dans leur chariot. Il aperçut la casquette rouge d'un chef de gare qui passa près de lui en courant et lui signifia de remonter en voiture, alors, il ôta ses lunettes, tira sur la manche gauche de son pull vert tricoté main (par Jana) pour les nettoyer, puis remonta dans le train, que faire d'autre ? À travers les verres propres de ses lunettes, il distingua les deux marches grillagées du wagon qu'il gravit comme un vieillard. Dessous, entre les rails,

des mégots et des papiers gras attiraient le regard. Le monde était répugnant et les hommes dégueulasses.

Il s'affala sur son siège et se cramponna à son ordinateur portable. De toute façon, pendant le voyage, il n'arriverait pas vraiment à écrire ou alors, comme pendant le mois qui venait de s'écouler, juste des lettres à Jana : des lettres d'amour, de deuil, de haine, de menaces, de supplications, des lettres propres à attendrir même une pierre et à donner mauvaise conscience, des lettres cyniques, douloureuses, tendres, des cris de cygne à l'agonie, des lettres destinées à imaginer une vie sans Jana, des lettres alcoolisées pour se donner du courage. Il n'en avait posté aucune, il se disait, non sans éprouver de honte, que plus tard, beaucoup plus tard, il les classerait pour en faire un roman d'amour car certaines d'entre elles possédaient une justesse de ton qu'aucune fiction ne pouvait atteindre. Évidemment, Jana dirait qu'il tirait parti de tout, de chaque sentiment, chaque relation. Tu es un vautour, lui avait-elle dit en ne plaisantant qu'à moitié. En entendant ce genre de remarques, il aurait dû s'apercevoir de sa frustration. Le vautour s'était transformé en autruche et avait enfoui sa tête dans le sable. Il continuait à écrire. Conscient qu'écrire le préservait de la noyade. Chaque mot l'empêchait de se dissoudre. Chaque phrase buvait son désespoir et lui permettait pour un temps de souffler et de rester à pied sec. Il s'évertuait à comprendre ce qui lui arrivait. Cette simple quête de sens, quoique vouée à l'échec, avait un sens. Quand on cherche quelque chose, on n'est pas seul. Seul : il évitait d'utiliser dans ses lettres ce vocable usé, le masque noble des déçus et des aigris. Certaines jeunes femmes se sentaient seules quand leur mari allait prendre une bière avec un vieux camarade, quand il passait trop de temps assis à son bureau, en compagnie de personnages fictifs. « Seule » était le grand mot que Jana avait fini par lâcher. Elle se sentait seule. Si j'avais une fille, lui avait-elle dit un jour alors qu'elle revenait d'une promenade botanique et répertoriait de nouvelles herbes, je l'appellerais Euphrasia. Euphrasia ? Oui, Euphrasia Rostkoviana, baume du regard. Baume du regard ? Oui, baume du regard, on voit tant de choses terribles et abominables, un enfant nous permettrait de changer de regard, nous verrions le monde sous un jour différent, plein d'espoir. Mais toi, tu ne veux pas d'enfants, avait-elle ajouté sur un ton acerbe, tu ne désires que des rejets de papiers, les battements de cœur abstraits d'une vie de papier.

Un enfant n'est pas là pour payer d'un prénom ridicule l'aveuglement de son père, soupira-t-il.

Il savait que cette histoire d'Euphrasia n'était pas sérieuse. Jana cherchait un simple prétexte pour reprendre une vieille discussion. Tes créatures cérébrales, elles, ne te dérangent pas, lui disait-elle d'une voix qui bouillonnait de froideur et d'amertume contenues, elles t'apportent la notoriété, la reconnaissance, et à défaut d'allocations familiales, des prix et des pourcentages de vente. La voix de Jana se déversait en un flux assourdissant et inépuisable. Paul était submergé par des flots de haine qui n'avaient rien à voir avec lui, avec elle, avec leur vie commune, jamais il n'aurait imaginé que... Stop !

Paul ôta ses lunettes qu'il astiqua encore une fois d'un geste machinal avec la manche de son pull-over, tout en fermant les yeux. La vie de chaque être se dessine à partir d'un motif géométrique. Sa géométrie à lui était en trois dimensions et avait — en gros — la forme d'un cube. Les compartiments de train, les plateaux de télévision, les scènes de théâtres, les endroits circonscrits où l'on pouvait se repérer d'un seul regard, entrer et sortir, être témoin d'une scène, étaient ses lieux de prédilection. Sa vie intérieure elle aussi était faite de cubes enchevêtrés. Aux chemins de Jana qui s'étendaient vers leur but sur de vastes horizons, il opposait sa profondeur. Les tombeaux aussi étaient profonds, rétorquait-elle en riant. Comment un être jeune peut-il réaliser qu'en évoluant dans des dimensions si différentes et dans des directions si contraires, il est impossible de s'entendre ? Quel degré d'ignorance, combien de mensonges faits à soi-même faut-il pour s'aveugler ?

Le paysage qui défilait était austère, la neige, déjà ancienne, striée par des ornières, sale. Pas une touche de bleu dans le ciel pâteux. Avec leur herbe jaunie sous la neige fondue, les prés semblaient avoir la gale. Des moulins à vents, des vols de corbeaux animaient un peu ce décor affreux. Paul se demanda s'il pourrait encore se réjouir du retour des violettes et des jonquilles. Le revirement de Jana allait lui gâcher le printemps. Il sentit son estomac se contracter et tenta de se distraire grâce à sa bonne vieille méthode habituelle : elle consistait à étudier et à décrire dans les détails les gens qui l'entouraient, observations et exercices d'écritures qui, grâce à son imagination, aboutissaient à des biographies fictives ou des nouvelles.

Il eut envie de se dégourdir les jambes, fit les cent pas et se mit à observer les autres voyageurs à la dérobée : ils étaient vingt-quatre, assez pour penser à autre chose. Autre chose que quoi ? Cette minuscule rechute qui, tel un souffle d'air froid, le replongea dans

sa morosité, ne devait en aucun cas se reproduire trop souvent. Il sentit une nouvelle fois sa poitrine se resserrer et envia les femmes qui, dans de telles situations, pouvaient dégrafer leur soutien-gorge et respirer ainsi plus librement. Il remarqua une jeune femme qui avait allongé ses jambes sur le siège vide juste en face. Elle fredonnait et se balançait au rythme de la musique qu'elle écoutait. Paul se rassit ; l'espace d'un instant, il caressa l'idée d'écrire quelques lignes sur la jeune fille en question, sur les ondulations de sa chevelure, mais il eut seulement le courage d'ouvrir son ordinateur portable.

La carrière d'écrivain de Paul avait débuté dans le train, à une époque où il faisait tous les jours le trajet de Francfort à Wiesbaden. Il effectuait son service civil dans une école pour enfants handicapés. Dans le train, il choisissait une personne, lui inventait une biographie et s'imaginait écrivain, brochant le portrait d'inconnus. Il montrait à l'intéressé les pages qu'il avait noircies et ses compagnons de voyage stupéfaits se voyaient gratifiés d'une nouvelle vie taillée pour eux. Ou bien est-ce que je me trompe sur toute la ligne? demandait Paul en souriant et en se mordant les lèvres. Parfois, les voyageurs, excédés, lui demandaient ce qu'il leur voulait, ils refusaient de lire un torchon pareil, pas le temps pour ces conneries, euh, non merci, ça ne m'intéresse pas, ou alors ils l'envoyaient promener en secouant la tête, en haussant les épaules, certains aboyaient qu'ils n'avaient pas besoin d'horoscope. Ils ne lui laissaient pas le temps d'expliquer qu'il se fichait éperdument des signes astrologiques ou équivalents, qu'il travaillait de manière intuitive et tirait le meilleur de chacun. Ses biographies étaient toujours sympathiques, valorisantes, à l'époque, il aimait encore l'humanité et gratifiait les gens de curriculum vitae améliorés. Lequel d'entre nous n'a-t-il pas mérité plus de chance qu'il n'en a eu en réalité ? Certaines personnes dont il avait broché le portrait riaient, lisaient « leur histoire », se réjouissaient de voir que les biographies fictives étaient plus extravagantes et plus belles que celles véritables, elles racontaient assez souvent des détails de leur vraie vie qui en fait n'était pas la vraie. Paul savait s'identifier aux gens, il savait très bien écouter, avec le temps, il broda de mieux en mieux, passant du général au particulier, et sûr de lui s'éloigna des clichés attachés aux grands concepts (élèves, étudiante, fonctionnaire retraité, grand-mère en train de tricoter) pour cerner de plus près les individus. **(Extrait traduit de la p.61 à la p. 68)**

Malgré ses doutes, Paul accepte, une fois arrivé, de maintenir sa participation à la soirée dédiée au défunt libraire. Les auteurs invités se succèdent, un quatuor est là pour rappeler la passion du libraire pour la musique et l'auditoire, constitué de fidèles clients, est conquis d'avance. Au fil des lectures, chacun des personnages du livre laisse dériver ses pensées. Alice est inquiète :

cette manifestation est-elle vraiment à l'image de son père ? Ne manque-t-il pas une étincelle, un grain de folie à tout cela ? Au final, c'est Veronika, d'ordinaire si mal à l'aise en société, qui bouscule le programme, monte sur scène et redonne sa place au libraire tout en trouvant la sienne. Mais elle n'est pas la seule à découvrir sa voie. À l'exception de Roberto, tout à son deuil, et de Heiko, en proie à un accès aigu de jalousie, tous les personnages retrouvent leur bonne humeur et leurs marques.

On ralluma la salle et tout le monde était en train de se lever quand Veronika, suante et les joues en feu, bouscula Alice, bondit sur la scène et s'empara du micro. Les gens, indécis, se rassirent ou restèrent debout sur les côtés et, stupéfaits, écoutèrent cette femme qui bredouilla d'une voix tremblante d'émotion :

S'il vous plaît, s'il vous plaît, encore un instant d'attention. Avant que tout le monde se disperse et retourne à son quotidien, je voulais encore dire un mot à propos de notre défunt libraire Christophe Stamm, en fait, euh, je voulais vous dire comment je l'ai connu... parce que... nous savons quel rôle il a joué pour les écrivains que nous avons entendus ce soir mais, ce que je tenais encore à rappeler, c'est l'importance qu'il a eue pour nous lecteurs, nous clients de sa librairie, et entre autres pour moi parce que... la voix de Veronika devint stridente. Elle avait lâché le pied du micro et se tordait les mains dans tous les sens.

Tout le monde attendait, intrigué. Roberto marmonna : elle débloque complètement !, Heiko se mordit les lèvres, Alice eut l'impression d'entendre sa mère lancer, méprisante : ridicule, elle est ridicule ! Plusieurs personnes connaissaient l'amour platonique qu'éprouvait Veronika pour le libraire et se mirent à ricaner. Les toussotements redoublèrent. Veronika soufflait dans le micro et avait honte. Elle jeta un regard paniqué aux projecteurs et se revit, des années auparavant, un jour où elle avait vu, par la fenêtre, le soleil d'hiver disparaître derrière une tour. Pendant quelques minutes seulement, elle avait aperçu cette orange radieuse qui s'était évanouie en un clin d'œil, et elle avait senti que le temps qui pressait ce gros fruit pour en extraire des minutes célestes lui appartenait. Il fallait qu'elle cesse d'être malheureuse, il fallait qu'elle fasse quelque chose de son existence solitaire.

Je suis... finit-elle par dire, je suis entrée dans sa librairie un jour, en fin d'après-midi. J'avais décidé de partir en voyage au cap Nord et je voulais acheter un guide de voyage. Bien entendu, il n'en avait pas, mais il m'a proposé des romans d'auteurs norvégiens. (Petits rires soulagés dans la salle.) J'étais la seule cliente dans le magasin, il s'est vite rendu compte que j'étais encore assez novice en matière de littérature (nouveaux

petits rires dans la salle), il m'a consacré deux heures de son temps ; au fil de la conversation, nous avons abordé la littérature de marins, les livres d'écrivains voyageurs, il m'a parlé des auteurs qui bravaient l'inconnu, son voyage littéraire a débuté avec Hérodote et s'est achevé avec Cees Nooteboom. J'étais tout ouïe, vous savez. Il parlait des livres et de leurs auteurs avec une telle passion, c'était un bonheur, un tel bonheur de l'écouter. J'ai compris qu'un nouveau monde s'ouvrait à moi.

La voix de Veronika se brisa et Alice eut peur qu'elle fonde en larmes. Un bonheur, un teel bonheur... chantonna Roberto.

Veronika se ressaisit, durant cette seconde de silence elle revit le libraire ce jour-là, au moment où elle avait remarqué aussi la musique (le *Don Juan* de Mozart) qu'on entendait dans le magasin : il était là, silhouette sombre légèrement penchée sur les livres, clé de note noire ornant la nouvelle partition de sa vie. Pour moi, poursuivit-elle, cela a été une révélation, une libération, il a ouvert les portes d'un nouveau monde, un monde où j'étais admise moi aussi, où tous sont admis, ceux d'entre nous qui sont heureux et ont réussi dans la vie, mais aussi les malheureux, les exclus, ceux qui sont en marge de la société. Un monde sans vulgarité. Ce soir-là, je suis rentrée chez moi avec des livres de Wolfgang Koeppen et Henri Michaux et j'ai fait mon entrée dans ce monde. Voilà ce que je voulais vous dire. Je vous remercie.

Elle s'essuya la bouche avec sa manche et baissa la tête. Tous applaudirent vigoureusement, trop vigoureusement, reconnaissants et soulagés que le discours et la lecture fussent terminés.

Alors Veronika descendit les marches de la scène et garda pour elle le fait que ce premier soir, sur chaque page des livres qu'elle avait achetés, elle avait vu et embrassé la bouche du libraire qui lui parlait et, qu'à chaque ligne, elle avait entendu sa voix. Sans le savoir, Christoph lui avait fait la lecture chaque soir et avait ainsi apaisé les désirs de son enfance.

Elle fréquentait assidûment la librairie, discutait de ses lectures avec le libraire, sentait que son jugement sur les livres ne cessait de s'améliorer et de devenir plus sûr. Malgré l'écume qui s'échappait à la commissure de ses lèvres, le libraire ne détournait jamais les yeux, du reste, il était moins centré sur elle que sur lui-même et sur l'expression de ses pensées, elle le savait et ne s'en offensait pas. Quand Alice débuta son apprentissage, Veronika préféra lui rendre visite tard le soir quand il restait seul dans le magasin et avait renvoyé depuis longtemps « la petite » dans ses pénates. Veronika l'aidait

à ranger. Parfois, Roberto arrivait et lui lançait un regard moqueur qui la laissait assez indifférente. Quand elle s'en allait, elle se sentait riche, plus riche que n'importe quelle femme mariée.

Alice la suivit du regard. Et dans ce regard quelque chose avait changé. Elle se rendait compte que, jusqu'à cet instant, elle avait complètement sous-estimé la personnalité de Veronika. Cette femme au physique ingrat et au timbre nasillard recelait un monde encore inexploré.

Pauvre Paul, dit Alice, tu as l'air très fatigué. Viens, allons prendre une coupe de champagne. Paul avait le bord des yeux rouge. La foule autour de lui lui semblait floue. Il se demanda s'il n'allait pas devoir changer de lunettes.

Au comptoir où les livres étaient à vendre, il acheta le roman de Dirk et se le fit dédicacer. Quand Dirk leva les yeux vers lui, ils dirent tous les deux en même temps « merci », et partirent dans un éclat de rire.

Alice passa près d'un groupe de gens qui discutaient et entendit un homme murmurer : c'est la fille du libraire.

Alice, Paul, Veronika et les autres

La neige crissait sous leurs semelles. Ils occupaient toute la largeur de la rue piétonne. Avec leur rire et leurs voix bien trop fortes à cette heure nocturne, ils réveillèrent certains habitants endormis. Alice devait-elle garder la librairie ? Paul s'anima / retrouva sa bonne humeur, soulagé de voir ses propres soucis glisser au second plan.

Je me demande si libraire est le métier qu'il te faut, dit-il. La librairie de ton père est un antre obscur, un temple si tu préfères. Tu es beaucoup trop jolie, beaucoup trop insouciant et gaie pour cet endroit.

Alice se mit à rire et observa les ronds de fumée qui s'échappaient de la bouche de Paul.

Les gardiennes du feu dans les temples antiques étaient certainement très mignonnes elles aussi, lança Dirk Sommer. Elles étaient pourtant enterrées vivantes si la flamme s'éteignait.

Paul lui envoya une bourrade dans les côtes. Dis donc, toi !

Antigone aussi était sûrement une jolie fille quand son oncle l'a ensevelie vivante.

Arrête un peu ! Alice n'est pas une héroïne de tragédie. Elle est faite pour la joie. Alice, si tu gardes la librairie, il faudrait que tu joues obstinément de ton charme et que...

On ne peut pas jouer obstinément de son charme, l'interrompt Heiko. Ce sont deux notions contradictoires.

Donc il faut qu'elle change tout. La voix de Roberto semblait comme étranglée.

Il faut qu'elle fasse de la librairie un lieu joyeux, poursuit Paul.

Ah bon, dit Alice en riant. Est-ce moi ou les livres que je suis censée vendre ?

Roberto n'écoutait plus cette discussion entre amis, il marchait derrière eux et sifflait *Do not forsake me*. Parfois, Christoph et lui s'étaient échappés du quotidien en regardant un western comme *High Noon*. Ils fermaient les volets roulants et hop, le train démarrait avec eux deux dans le compartiment. *Do not forsake me*.

Ni l'un ni l'autre, répondit Paul, il faut que tu vendes au client sa propre personnalité.

Sa propre personnalité ?

Un vêtement, une Mercedes sont censés mettre en évidence ton image, y compris aux yeux d'un aveugle. Mais avec un livre, il n'y a pas d'enjeu de possession, dans un livre, les lecteurs veulent se reconnaître, ou plus exactement, non, ils veulent découvrir de nouvelles facettes de leur personnalité, ils cherchent plutôt à dépasser leurs limites ...

Que sait un ermite dans ton genre, l'interrompt Heiko, sur l'achat et la vente d'un produit et sur les hommes ? Je suppose que tu vis le postérieur vissé sur le fauteuil de ton bureau, non ?

Ne vous disputez pas, intervint Alice, vous avez tous raison. **(Extrait traduit de la p. 116 à la p. 123)**

Alice vient de perdre son père, un libraire passionné, élitiste, très apprécié par une clientèle fidèle. Bien qu'elle ait été à bonne école et l'ait assisté dans sa tâche, Alice hésite à reprendre le flambeau. Pour elle, cela reviendrait à passer sur le devant de la scène alors qu'elle était jusque-là en coulisses. Est-elle capable d'assumer ce rôle ? Ne risque-t-elle pas de faire faillite vu les dettes qu'a laissées son père ? Est-elle prête à vouer sa vie aux livres des autres, elle qui rêve d'écrire sans oser se lancer ? La mort de son père la contraint à prendre une décision difficile. Pour prendre de la distance et s'essayer à l'écriture, elle raconte son expérience à la troisième personne du singulier.

Après l'enterrement, tout le petit monde qui gravitait autour du libraire y va de ses conseils, souvent contradictoires. Roberto, le petit ami du libraire, envisage de quitter une ville où plus rien ne le retient et où la culture n'a guère de place. La mère d'Alice, elle, ne voit dans ce commerce qu'un gouffre financier, une activité vaine et dépassée. Plusieurs habitués l'incitent au contraire à poursuivre. Pour eux, la librairie est un refuge, un rempart contre un monde moderne qui les effraie, les ennueie ou les dégoûte. À ces voix s'ajoutent celles du défunt lui-même : pour y voir plus clair, Alice entame avec lui un dialogue imaginaire, de cette façon, elle le ressuscite pour elle et pour le lecteur.

Pour payer une partie des dettes du libraire et honorer sa mémoire, Veronika, la plus fidèle des habitués, suggère à Alice d'organiser une manifestation en hommage au libraire : certains auteurs qu'il a soutenus viendront lire un texte sur le thème de l'amour des livres et de la littérature. Parmi eux, Alice se réjouit de revoir Paul Worms qui l'a toujours fascinée. Qui sait, peut-être cet écrivain chevronné l'aidera-t-il à choisir entre l'écriture et le sacerdoce de la librairie ? En réalité, Paul Worms est aussi perdu qu'elle : sa compagne vient de le quitter pour un autre homme et avec elle, son assurance et son inspiration se sont envolées. Pourtant, au terme de cette soirée qui ne se déroule pas exactement comme prévu, tous les protagonistes de cette histoire finissent par décrypter leurs aspirations profondes et par trouver leur voie.

Dans ce roman, Sylvie Schenk donne vie à des personnages confrontés à des failles, des blessures qui touchent le lecteur parce qu'elles le renvoient à ses propres hésitations. On est très vite happé par l'histoire où les scènes, très efficaces, vont à l'essentiel et où les dialogues sont parfois très acérés. La progression narrative est parfaitement maîtrisée, des jalons sont posés dans le récit qui annoncent les développements futurs : ainsi, la découverte que fait Paul Worms de son homosexualité est-elle préparée dès le premier chapitre. Sylvie Schenk campe avec finesse ses personnages, s'attarde parfois sur une attitude qui les résume, par exemple p.20 où le libraire est décrit comme un fumeur invétéré : « Fumer était, après la littérature et avant Roberto, la deuxième passion du libraire. Il venait de cette génération enthousiaste qui roulait et fumait dans une feuille de papier à cigarette des paroles tonitruantes sur la politique, la littérature et l'amour. Les volutes de fumée qui l'entouraient étaient indissociables de sa personne et de ses discours enflammés. »

Le roman touche aussi parce qu'il aborde des thèmes universels comme la solitude, la mort, la connaissance de soi. Mais il est surtout centré sur l'amour de la littérature, un sujet qui ne peut que séduire lecteurs et libraires. Toutefois, cet amour n'est pas aveugle : Sylvie Schenk esquisse aussi une critique du petit monde des écrivains (Paul Worms paraît parfois bien égocentrique) et des lecteurs (Veronika et Heiko, chacun à leur manière, ont tendance à fuir la réalité). Cette lucidité n'est pas synonyme de cruauté, Sylvie Schenk sourit de leurs faiblesses sans les accabler. La soirée d'hommage au libraire est à cet égard un morceau d'anthologie. Les auteurs présents, censés donner le meilleur d'eux-mêmes, ne sont pas toujours à la hauteur, et les auditeurs, à commencer par Alice elle-même, n'écoutent pas toujours avec l'attention requise ou ne retiennent que ce qui correspond à leur humeur du moment. Il n'en demeure pas moins que dans ce chapitre, tous les points de vue sur la littérature, ses rapports avec la réalité, sa grandeur et ses faiblesses sont exposés. Selon Alice, la littérature est là pour consoler. Sylvie Schenk partage-t-elle cet avis ? Sans doute. Mais c'est surtout son style, le choix de métaphores un peu décalées, surprenantes qui crée une distance poétique par rapport à une réalité

éprouvante.

La fille du libraire est un roman bref, rondement mené et dense. Une fois refermé, on reste sous le charme.

L'auteur présenté par l'éditeur

Sylvie Schenk est née en 1944 à Chambéry. Elle est écrivain et vit aujourd'hui à Stolberg (Rhénanie). Elle écrit de la poésie en français et de la prose en allemand. Elle a créé un prix littéraire transfrontalier décerné par des lycéens belges, allemands et néerlandais, le Prix littéraire des Lycéens de l' Euregio. Titulaire de plusieurs prix littéraire, elle nous livre ici son troisième roman.

L'auteur vu par les médias

« Sylvie Schenk (...) qui compose toujours des poèmes en français mais vit en Rhénanie depuis des années n'a appris l'allemand qu'à 22 ans. Manifestement, cela la conduit à un usage très économe, très tenu de cette nouvelle langue (un phénomène que l'on a déjà observé avec le français de Beckett) qui en fait ressortir toute la beauté. »

Tageszeitung, 20-21 septembre 2008.

« Le récit est mené avec une grâce typiquement française, le style se concentre sur l'essentiel et distille un humour subtil. (...) Dans ce livre, elle compose d'une plume légère et concise une parabole un peu moqueuse sur l'activité littéraire. Le style semble parfois aussi juvénile qu'Alice elle-même, parfois, il se fait réfléchi, en tout cas, il reste toujours d'une grande clarté. »

Deutschlandradio, octobre 2008.

Quelle : www.sylvie-schenk.com